

Le deuil est une mise en jachère, une assignation à résidence, une mise à distance, un hivernage obligé.
Le ferment de la mémoire lentement aidera à une floraison nouvelle.
Le pétale irrémédiablement manquant, aura pour nom absence.

Nommer l'absence, c'est déjà l'effacer.
Elle est comme un flocon qui fondrait sous la chaleur d'un regard, laissant place au temps de la réminiscence.

L'âpre nuit au déroulé imprécis
Taille dru les falaises de notre mémoire.
En surgit la figure noire
Des rêves que l'on voudrait enfouis
Pour ne point faire surgir
La tristesse .

La douce nuit lève un vol
D'alouettes légères
Que l'on voudrait voir voler sans fin,
Nous couvrant du lin clair
Des réminiscences heureuses
Du temps retranché de nos vies.

Le matin nous laissera
Sourds ou aveugles
Ou bien ailés,
Et portés par la flamme des présences retrouvées.
La nuit aura débusqué au plus profond,
Comme dans la pierre
Le souvenir , cristal enchâssé dans son four,
Absent à tout regard,
Dont le surgissement éclairera nos vies.

L'absence est comme ces paysages de brume dont l'essence immédiate est évidente, mais dont on ne sait s'ils sont réels ou rêvés.

L'absence, c'est le battement d'ailes d'un oiseau que l'on n'a pas vu, mais qui existe.

C'est cette brise qui siffle à l'oreille, mais dont la joue n'a pas senti le frôlement.

C'est la douce chaleur d'un rayon de soleil hivernal que l'on ne voit pas, mais dont la chaleur ténue est perçue.

C'est la fleur qui était encore fermée hier, et qui a éclos au matin, sans qu'on l'aie vue, mais cela s'est fait.

C'est le parfum envolé d'une rose que d'autres ont aimé respirer.

C'est l'imperceptible, l'impalpable qui fait vibrer les feuilles, se mouvoir la mer.

C'est le fossile sur le calcaire imprimé qui parle d'une vie qui a été.

C'est le fil de soie qui indiciblement nous lie au monde subtil de l'essence et qui soudain ravive la présence.

Tant de portes entrouvertes,

Tant de lys entrevus

Que l'on ne cueillit pas,

Ils se seraient fanés....

Tant de fils dénoués

Tant de lumières éteintes

Un jour, un matin, une nuit

Que l'on espérait voir briller toujours.

Tant de joies dérobées

Enfouies au creux du temps,

Au vent des heures voleuses.

Tant de sourires, de regards, de paroles

Orphelins de réponses,

Que pourrait butiner le dard de l'oubli.

L'archipel des souvenirs creusé par les émois de la mémoire est battu par le vent du revoir.

Laisser parler les silences de l'absence.

Ecouter.

S'ouvrir aux souvenirs qui se pressent si nombreux, si bienfaisants, mais si douloureux que l'on souhaiterait qu'il existât une pierre pour meuler leur nostalgie et la disperser au vent.

Mais l'absence devient un jour un parfum qui habite celui qui reste et qui pleure, d'une infinie délicatesse.

Le temps est long ; le chemin, difficile, mais jalonné chaque jour, des sympathies, des sourires, d'une lune entrevue un soir, du vent discret de la couleur du monde.

Penser, à la présence derrière les nuages de l'absence, de la proximité de l'éternité.

Dans l'atmosphère flottante des jours solitaires, laisser tomber les heures comme des pétales de mémoire dont elles se nourriront pour faire revivre l'histoire des saisons.

Dans l'absence, la conversation poursuivie sans fin dans le silence des mots imperméables au temps.



Beryl Cathelineau Villatte, *La lune par-dessus le toit*. Aquarelle.



4/6. *Druse*
Anne Mounic, *Présence*. Pointe sèche.

Anne Mounic 2018